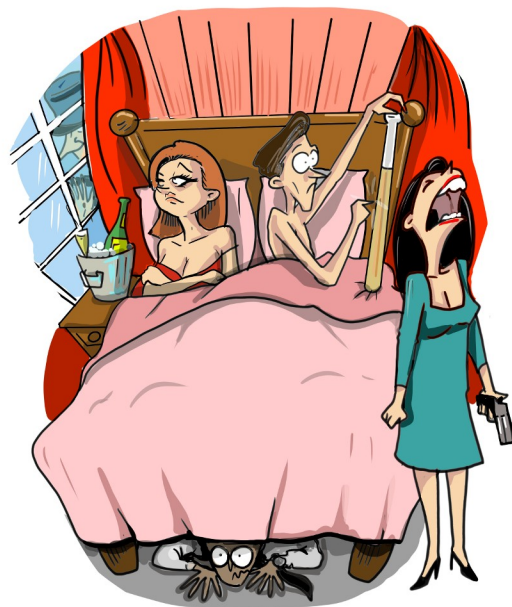


ALORS ARLETTE, HEUREUSE ?

COMEDIE en 2 ACTES

de

Jean-Claude MARTINEAU



Dessin de couverture : JEREM Illustration

Dépôt SACD : Janvier 2017

Alors Arlette, heureuse ?

La pièce nécessite 4 femmes, 4 hommes - 1h45

Décor : un salon et une chambre, côte à côte, dans une maison luxueuse

SYNOPSIS

Après bien des recherches pour rencontrer l'âme soeur dans les agences matrimoniales, les clubs de rencontres, les boîtes de nuit, Gontrand de Saint Moret a finalement croisé le chemin d'Arlette, streptaseuse au lapin coquin. Malgré leur différence sociale, ils se sont plus et viennent de se marier. Mais si Arlette a, comme elle dit avec gouaille, quelques heures de vol... Gontrand, lui, n'a, apparemment, jamais décollé du tarmac et il tient à sa nuit de noce comme à la prune de ses yeux.

Maison de campagne retirée, ambiance, champagne, musique, tout est prêt pour une nuit de rêve...

C'était sans compter sur l'intrusion surprise de Florent, frère aîné de Arlette, coureur de jupons invétéré qui, poursuivi par deux de ses conquêtes, vient chercher refuge dans le havre de paix de sa sœur. Il y a là Carmélita Doménico, une impulsive corse qui n'entend pas partager son homme avec Ellen, la petite belge tout aussi teigneuse qu'elle.

Pour tout arranger Léopoldine, la mère de Gontrand, a cru de son devoir de mère de venir vérifier si les amoureux roucoulaient paisiblement. Et comme des coups de feu sont tirés dans le parc de la villa, il n'en faut pas plus aux gendarmes pour débarquer en pleine nuit dans la chambre à coucher des tourtereaux...

Il faut bien reconnaître que comme intimité, il y a mieux !

Et comment faire pour que la moitié de la noce ne débarque pas à l'improviste ?

PERSONNAGES

(La pièce nécessite 4 femmes, 4 hommes)

GONTRAND de SAINT MORET – Age indifférent. Il peut être plus âgé que sa femme si besoin. Petit aristo soucieux de paraître.

ARLETTE – 30/35 ans. Gouailleuse, bonne fille mais pas très futée. Ancienne danseuse de bar. A séduit Gontrand pour « se ranger des bagnoles ».

LEOPOLDINE de SAINT MORET – 55/65 ans. Mère de Gontrand. Veuve, possessive, veille sur son fils comme sur un bébé...

FLORENT– Alias Florentino - La quarantaine. Dragueur impénitent.

ARMAND BARBOTICHE– Age indéterminé. Adjudant chef de la gendarmerie.

NORBERT TOURNEPIN– Age indéterminé. Célibataire. Brigadier de gendarmerie.

ELLEN - Age indéterminé. Belge. Une des amies de Florentino, à sa recherche...teigneuse, armée d'une batte de base ball.

CARMELITA – Age indéterminé. Corse. Une des amies de Florentino, à sa recherche... Vive, exubérante, impulsive... Armée d'un revolver.

REPARTITION des REPLIQUES

RÔLES	ACTE 1	ACTE 2	ACTE 3	ACTE 4	TOTAL
Gontrand	121	66	0	0	187
Arlette	131	52	0	0	183
Léopoldine	48	47	0	0	95
Florentino	39	33	0	0	72
Tournepin	32	57	0	0	89
Barbotiche	42	81	0	0	123
Ellen	8	79	0	0	87
Carmélita	23	58	0	0	81
Autre	0	0	0	0	0
	0	0	0	0	0
TOTAUX	444	473	0	0	917
Nbre pages	28	28	0	0	56

Durée approximative de la pièce : entre 105 et 110 minutes

DECOR

L'action se déroule de nos jours, quelque part dans une commune de province.

Nous sommes dans la luxueuse maison de campagne de madame de Saint Moret.

La scène se compose de deux décors séparés par une porte. La séparation des 2 pièces sera symbolique pour permettre aux spectateurs de voir des deux côtés de la scène. A droite en regardant la scène, la chambre à coucher et à gauche, un salon bien équipé.

Au fond et au centre de la chambre, une porte ouvre sur la salle de bain. On considère que la partie face au public est une grande baie vitrée qui donne directement sur le parc de la villa.

Au fond du salon, une porte communique avec d'autres chambres. A gauche, une autre porte communique avec la cuisine. Au mur, un portrait de l'arrière grand père...

A gauche de la scène, mais plus au premier plan, la porte d'entrée qui donne sur le salon.

Prévoir une porte de placard dans ce salon.

28 pages
55 à 60 minutes environ

ACTE I

Nous sommes en fin d'après midi. A l'ouverture du rideau, la scène est plongée dans le noir. La marche nuptiale de Mendelssohn retentit et, par l'allée centrale, Gontrand de Saint Moret, fort bien vêtu, chapeau haut de forme sur la tête, arrive au bras de Arlette, habillée en mariée. Ils passent entre les spectateurs et avancent très dignes, jusqu'au pied de la scène. La musique s'arrête doucement à leur arrivée.

GONTRAND, *très solennel*. – Alors Arlette, heureuuuuuse ?

ARLETTE, *voix gouailleuse*. – C'est le plus beau jour de ma vie, Gontrand. Jamais je n'aurais imaginé me marier, un jour, en robe blanche. (*Admirative.*) Et la messe, ce matin, avec le piano et ses longs tuyaux, qui jouait du Bache... C'était bouleversifiant.

GONTRAND, *rectifiant gentiment*. – Ce n'était pas un piano ma chérie, mais des grandes orgues... qui jouaient une fugue de Jean Sébastien Bach (*Il articule bien le mot Bach.*)

ARLETTE, *innocemment*. – Oh pétard ! C'est autre chose que du David Guetta (*A actualiser si besoin.*) Un mec bien ce Jean Sébastien et sa musique donne vraiment envie de faire des fugues. Pas vrai mon gros loup ?

GONTRAND. – **C'était** un mec bien Arlette... **c'était**....

ARLETTE, *laissant sa phrase en suspens*. – Ah bon ! Parce qu'il est...

GONTRAND. – Eh oui Arlette, Jean-Sébastien nous a quitté. (*Avec grandeur.*) Ce sont toujours les meilleurs qui partent les premiers.

ARLETTE. – Désolée, j'savais pas. Y a longtemps qu'il est décédé ? Les journaux n'en n'ont pas parlé... Accident, maladie ? C'était un parent à toi ?

GONTRAND. – Pas vraiment, mais sa musique m'a accompagnée tout au long de ma vie et je voulais, grâce à lui, que notre mariage soit à la hauteur de notre amour.

ARLETTE. – Et il l'a été mon Gontrand ! Il l'a été ! Quelle jolie noce... Et tous ces gens bien habillés... (*Confuse.*) J'en avais un peu honte pour ma famille.

GONTRAND. – Quelle idée ont eue tes parents de se pointer en bermuda et tee shirt Kronenbourg ? J'ai bien cru que mère allait en faire une syncope...

ARLETTE. – Il faut leur pardonner, ils ne connaissent pas les bonnes manières.

GONTRAND, *avec grandeur*. – Ce n'est pas grave, amour, tout ce qui te touche est sacré pour moi.

ARLETTE, *minaudant*. – Oh, t'es trop chou ! (*Se remémorant.*) Et le repas, quel festin royal ! J'en ai encore les amygdales qui frétilent de joie.

GONTRAND. – N'est ce pas ? La grande classe. Le chef de cérémonie a juste été un peu choqué lorsqu'il a vu ton père se curer les dents avec sa lame de couteau après avoir mangé le pavé de biche sauce grand veneur...

ARLETTE. – Je suis désolée. Papa s'était servi des cure dents pour se nettoyer les ongles.

GONTRAND, *avec manière*. – Est il drôle, ton père ! Ce n'est pas grave, ma chérie. Tel Jean Valjean, j'ai sorti ma Cosette de la famille Thénardier...

ARLETTE, *interloquée*. – Qu'est ce qu'il raconte ? Je m'appelle Dupipot. Arlette Dupipot. Bon, qu'à la rigueur tu me surnommes Cosette parce que j'ai la langue bien pendue et que je cause beaucoup, pourquoi pas. Mais je ne suis pas une Thénardier, moi. Non non, je suis une fille Dupipot.

GONTRAND. – C'est une image Arlette chérie. Pour te dire que je voulais faire de toi une noble dame. Tu es maintenant Arlette de Saint Moret.

ARLETTE, *estomaquée*. – Arlette de Saint Moret ! Y a peut être pas de quoi en faire tout un fromage, mais en tout cas, ça en jette. Et c'est presque aussi bien que notre ancien chef d'état qui cumulait les fonctions fromagères en étant à la fois Hollande et président (*Elle rit.*)

GONTRAND, *rêveur, la prenant dans ses bras*. – Trente ans, Arlette, que je cherchais l'âme sœur et que j'allais de cuisants échecs en amères désillusions...

ARLETTE, *rêveuse aussi*. – Et puis tu m'as vue, une nuit, au Lapin coquin...

GONTRAND, *grandiloquent*. – C'est là que nous nous rencontrâmes incidemment..

ARLETTE, *idem*. – Je faisais mon numéro à la barre et nos yeux se sont croisés...

GONTRAND, *même jeu*. – Nous nous regardâmes intensément...

ARLETTE, *idem*. – Tu m'as invitée à boire une coupe de champagne

GONTRAND, *même jeu*. – Que nous bûmes goulûment.

ARLETTE, *idem*. – Cul sec, j'me souviens.

GONTRAND, *toujours grandiloquent*. – Nous nous plûmes instantanément... Ah Arlette ! Tu es devenue le soleil de mes jours...

ARLETTE, *gloussant de plaisir*. – Le soleil de tes jours... comme tu causes bien, mon Doudou.

GONTRAND. – La lune de mes nuits...

ARLETTE, *relativisant*. – Là, j'ai moins de mérite parce... la lune dans la nuit, j'étais déjà un peu une spécialiste...

GONTRAND, *fou amoureux*. – Ah, Arlette Arlette Arlette Arlette !

ARLETTE, *même jeu*. – Ah Gontrand Gontrand Gontrand Gontrand !

GONTRAND, *montrant la scène qui vient de s'éclairer*. – Nous allons passer notre nuit de noces dans la maison de campagne de môman.

ARLETTE, *ébahie*. – Qu'elle est belle !

GONTRAND. – Môman ?

ARLETTE. – Pas ta mère, mon poussin, la maison... Moi qui n'ai connu qu'un petit deux pièces à Santon le Roussi... ça va me changer...

GONTRAND, *se faisant pressant*. – Viens ma belle, notre couche nuptiale nous attend.

ARLETTE. – Gontrand, sois gentil. Prends moi dans tes bras pour franchir le seuil de la maison...

GONTRAND, *paumé*. – Que je te prenne dans mes... Pourquoi faire ?

ARLETTE. – On dit que ça porte bonheur

GONTRAND. – Enfin Arlette, ce sont là des croyances de prolétaires. Ne donnons pas libre cours à ces ridicules superstitions de paysans. Et pourquoi pas une soupe à l'oignon, dans un pot de chambre, au beau milieu de la nuit tant qu'on y est ?

ARLETTE, *boudeuse*. – Si je comprends bien, Gontrand, tu souhaites que notre mariage démarre sur de mauvaises bases ?

GONTRAND. – Mais pas du tout... seulement voilà...

ARLETTE, *autoritaire, le coupant*. – Gontrand... Dans tes bras tout de suite ou je retourne chez mes parents !

Il essaie tant bien que mal de la soulever dans ses bras, mais très empoté, il n'y arrive pas et manque de la faire tomber par terre.

GONTRAND. – Je crains, chère Arlette, de ne point y arriver...

ARLETTE. – Il est hors de question, Gontrand, que j'entre dans cette maison sur mes propres jambes.

GONTRAND. – Et si tu montais sur mon dos ?

ARLETTE. – Comme sur un vulgaire canasson ?

GONTRAND. – On dirait que tu serais ma belle écuyère et moi ton fidèle destrier.

ARLETTE, *amusée*. – Tu ne serais pas en train de fantasmer en ce moment ?

GONTRAND, *suisant son idée*. – Ton puissant et fougueux destrier... (*Il hennit comme un cheval et secoue sa tête.*)

ARLETTE, *coquine*. – J'espère sincèrement que ta fougue et ta puissance se nichent ailleurs que dans tes bras, mon Gontrand.

Il essaie de la faire monter sur son dos mais il titube, fait des embardées et n'y parvient pas à cause de la robe.

GONTRAND. – Je suis désolé. Je parais fort comme ça, mais j'ai été très malade étant petit et mes muscles en sont restés tout affaiblis.

ARLETTE, *fataliste*. – Pas grave ! J'espère juste que ça ne nous portera pas malheur.

Ils entrent dans le salon. Arlette en fait le tour, admirative. Gontrand met une musique d'ambiance, douce et langoureuse. Elle touche à tout, ouvre les tiroirs, les placards et finit par regarder les portraits au mur, émerveillée.

ARLETTE. – Wouahhh ! Que c'est chouette ! (*Devant le tableau d'un personnage austère.*) Oh pétard, la tronche ! Y devait pas rigoler toutes les cinq minutes, le mec.

GONTRAND. – Aristide Baptistin Amédée de Saint Moret, mon vénérable aïeul...

ARLETTE. – Pas l'air baisant le pépé... Cela dit, j'imagine pas mon grand père, en peinture, sur le mur de ma piaule.

GONTRAND, *voulant faire de l'esprit*. – Avec un tee shirt kronenbourg et un bob Marlboro sur la tête. (*Il rit.*)

ARLETTE. – Je te prierai, Gontrand de Saint Moret, de ne pas te moquer de mes ancêtres s'il te plaît !

GONTRAND. – Loin de moi cette idée, ma biche. C'était juste pour faire une petite plaisanterie.

ARLETTE. – Eh bien, c'est raté ! Joseph Louis Eugène Dupipot... je reconnais que ça fait un peu ringard à côté de vos pedigrees de chiens de race...

GONTRAND, *ennuyé*. – Je n'ai pas voulu dire ça...

ARLETTE. – Si encore Dupipot s'était écrit en deux mots.... Joseph Du... Pipot... ça nous aurait changé de musique...

GONTRAND, *se rattrapant*. – Et cela t'aurait fait une particule.

ARLETTE. – Une part de quoi ?

GONTRAND. – Une particule... Le petit truc, devant ton nom, qui t'anoblit, t'aristocratise...

ARLETTE, *terre à terre*. – De toute façon, je m'en fous. Comme tableau, sur mes murs, je fais des cadres avec la couverture des calendriers du facteur.

GONTRAND, *l'encourageant*. – Mais c'est très bien, ma chérie. Il y a de très jolis paysages ou de magnifiques photos de Doisneau, en noir et blanc, sur le calendrier des postes.

ARLETTE. – Ouais, mais moi, je choisis toujours celui où y a la corbeille en osier avec les petits chatons dedans. Tu sais, les petits chatons qui font les cons, comme tous les ans d'ailleurs, avec la même pelote de laine. Je les trouve touchants...

GONTRAND. – Toi aussi, tu es touchante, ma chérie. Touchante de sincérité, de spontanéité, de simplicité...

ARLETTE. – Surtout de simplicité... Je sais bien que j'ai pas inventé la roue de secours de la brouette, mais j'y peux rien, j'suis comme ça.

GONTRAND. – Et c'est comme ça que te je t'aime. (*La prenant dans ses bras.*) Il se fait tard, ma chérie... je crois que nous devrions nous coucher.

ARLETTE, *en riant*. – Depuis six mois que tu me courtises et que tu te réserves pour ta nuit de noce, je comprends que le fier destrier soit pressé de rentrer dans son box. (*Comme lui, elle hennit en secouant la tête.*)

GONTRAND. – C'était pour te montrer la pureté de mes sentiments. Mais je compte bien me rattraper cette nuit.

Ils entrent dans la chambre à coucher. Nouvel émerveillement de Arlette qui regarde partout. Elle tâte le lit et va en avant scène, face au public.

ARLETTE, *tâtant le sommier*. – C'est pas un plumard acheté chez Ikéa... (*Elle va en avant scène, face au public.*) Et cette baie vitrée qui donne sur la ville. (*Montrant les spectateurs.*) Viens voir Gontrand toutes ces lumières qui nous observent... comme si elles voulaient nous servir de chandelles, les coquines...

Depuis leur entrée dans la chambre, Gontrand semble un peu gêné. Il s'approche dans le dos de Arlette, lui enveloppe les épaules de ses bras et lui parle alors qu'elle regarde le public.

GONTRAND, *bredouillant*. – Arlette...je ne suis peut être pas l'homme idéal dont tu rêvais... mais je t'aime... vraiment... beaucoup...

ARLETTE, *toujours devant lui, sans bouger*. – Moi... je ne suis sans doute pas une femme de ton rang... mais je t'aime aussi... vraiment... beaucoup... C'est le destin qui a voulu que nous nous rencontrass... que nous nous rencontrâsses...

GONTRAND, *à son secours*. – Que nous nous rencontrâssions. (*Rectifiant.*) Le destin Arlette... le destin... et le Lapin coquin...

ARLETTE. – Tu n'étais pas un client habituel. Qu'est ce que tu fichais au Lapin coquin ce soir là ?

GONTRAND, *gêné*. – Ma quête amoureuse... (*Soudain grave.*) Arlette... il faut que je t'avoue quelque chose...

ARLETTE. – Quoi donc, mon gros chat ?

GONTRAND. – Eh bien voilà... euh... comment dire... J'ai beaucoup fréquenté les agences matrimoniales... les clubs de rencontres... les boîtes de nuit... et j'ai rencontré de nombreuses jeunes femmes... et...

ARLETTE, *le coupant*. – T'inquiètes pas Gontrand, je sais ce que c'est. Moi aussi, j'ai déjà quelques heures de vol...

GONTRAND, *de plus en plus gêné*. – Eh ben justement... pas moi... A chaque fois qu'il devait y avoir envol... je suis toujours resté sur le tarmac.

ARLETTE. – Non !!!!

GONTRAND, *baissant la tête*. – Siiiiii. Je n'ai jamais réussi à conclure et à passer à l'acte.

ARLETTE. – A ton âge ?

GONTRAND. – Ouiiii.

ARLETTE. – Même pas un p'tit chouia une fois le temps ?

GONTRAND, *honteux*. – Jamais.

ARLETTE, *incrédule*. – Ce qui veut dire que t'es... (*Elle ne finit pas sa phrase.*)

GONTRAND. – Ouiiii. C'est ballot, hein ...

ARLETTE, *coquine*. – T'inquiète Gontrand, c'est pas une maladie. Et quand bien même ça en serait une, pas besoin d'ordonnance, je connais un remède générique efficace !

GONTRAND, *heureux, délivré*. – Merci Arlette. (*Lui prenant les mains.*) Je voudrais que cette nuit ne soit qu'à nous.

ARLETTE. – Si t'as pas invité la moitié de la noce ici, on devrait être peinarads.

GONTRAND. – Je vais nous servir une coupe de champagne dans le salon. Va te préparer, j'ai fait porter toutes tes affaires dans la salle de bain de la chambre.

ARLETTE. – A tout de suite, mon bel étalon...

Gontrand sort de la chambre en hennissant et en sautant comme un cabri tandis qu'Arlette entre dans la salle de bains. Gontrand chante Carmen « L'amour est enfant de Bohême » en se dirigeant vers la cuisine dans laquelle il entre. Son chant s'arrête brusquement et il ressort, à reculons, en levant les mains en l'air. Carmélita apparaît alors, braquant un revolver sur le ventre de Gontrand.

CARMELITA, *accent méditerranéen*. – Je suis désolée de vous importuner à une heure aussi tardive, milord, mais il va falloir que vous me rendiez un petit service... (*Menaçante.*) et très vite si possible.

GONTRAND, *hébété*. – Un service... mais... mais... je ne vous connais pas... Qui êtes vous ?

CARMELITA, *agressive*. – Bernadette Soubirous, ça ne se voit pas ?

GONTRAND, *hébété*. – Bernadette Soubirous... de Lourdes ?

CARMELITA, *montrant son arme*. – Et ça, c'est mon chapelet pour prier le futur défunt.

GONTRAND, *apeuré*. – Le futur défunt ?

CARMELITA, *de + en + aggressive*. – Ou le défunt tout court quand tu m'auras dit où tu caches ce salopard de Florentino.

GONTRAND. – Florentino ? Mais je ne connais personne de ce prénom là.

CARMELITA, *de + en + aggressive*. – Tu refuses de collaborer avec Carmélita Angélica Doménico, une fière corse du maquis des Agriates et accessoirement la petite amie de l'ordure que tu protèges !

GONTRAND, *se rebellant mollement*. – Mais je ne protège rien, moi, crotte de zut ! Je me suis marié ce matin et ma femme se prépare dans la chambre d'à coté pour notre nuit de noces...

CARMELITA, *regardant vers la chambre*. – Juste mariée et déjà veuve. Pauvre fille, quelle tristesse ! (*Très fort.*) Où as-tu caché Florentino ?

GONTRAND. – Je voudrais bien vous le dire... mais je n'en sais rien.

CARMELITA. – Si tu refuses de m'aider, je crains que ta nuit de noces ne se transforme en veillée funèbre. (*Autoritaire, lui montrant une chaise.*) Assied toi là Milord et ne bouge pas.

Il obéit. Elle l'attache avec des cordelettes qu'elle sort de ses poches et le bâillonne.

CARMELITA, *tournant autour lui qui roule des yeux affolés*. – Je trouverai bien le moyen de te faire parler mais ça va me chagriner d'amocher ta jolie gueule d'aristo.

Arlette sort de la salle de bain en peignoir très sexy. Elle se regarde et tourne sur elle même.

ARLETTE, *fort pour être entendue*. – Dis donc, Gontrand, tu ne t'es pas fichue de moi. J'ai l'impression d'avoir rajeunie de 20 ans (*A voir selon l'âge de l'actrice.*). Tiens il y avait une lettre de ta mère sur le lavabo. Tu veux que je te la lise ? (*Pas de réponse.*) D'accord, je l'ouvre.

Gontrand voudrait parler et se trémousse sur son siège tandis que Carmélita se planque dans un coin de la pièce, ou derrière un petit canapé.

ARLETTE, *lisant*. – Mon très cher grand, Quand tu liras cette lettre, tu seras passé dans la grande famille des gens mariés et je te souhaite tout le bonheur que tu mérites. Même si tu n'as pas forcément mérité la femme que tu as choisie... (Sympa la belle doche).. c'est toujours mieux que rien... (Eh oh, c'est pas non plus Georges Clooney son gars !)...Ne tarde pas à me faire des enfants, je ne voudrais pas que la race des Saint Moret ne s'éteigne... (Elle est pressée d'être mamie, la vieille !)... et vu ton âge, j'ai quelques craintes sur la fraîcheur de tes semences... (C'est vrai qu'un

Saint Moret pas frais, ça doit pas être terrible)... J'espère juste que l'hérédité plaidera en notre faveur et que tes enfants nous ressembleront... (Quand on voit la tronche du pépé dans le cadre du salon, y a des chromosomes qu'ont du se faire la malle à un moment donné)... Ta mère qui t'aime, qui t'embrasse et qui continuera de veiller sur toi chaque jour de ta vie. (*Fort à son mari.*) Dis donc, Gontrand, ta mère, c'est pas Léopoldine qu'elle devrait s'appeler, mais Seccotine. Quel pot de colle !

En disant cela, elle passe dans la pièce d'à côté et découvre son mari attaché et gesticulant sur une chaise.

ARLETTE, *amusée*. – Eh bien Gontrand ! Après le cheval, c'est quoi ce fantasme ?

CARMELITA, *se montrant*. – C'est un fantasme corse, ma belle ! Allez va t'asseoir près de ton chéri et voyons si tu es plus loquace que lui.

ARLETTE, *bras levés, s'asseyant*. – J'aurai pas grand peine, il m'a surnommée Cosette.

Carmélita l'attache à la chaise, mais sans la bâillonner.

CARMELITA, *revolver pointé en avant*. – Alors dis voir Cosette, tu vas peut être pouvoir me dire où se cache Florentino ?

ARLETTE, *surprise*. – Quel Florentino ?

CARMELITA. – Décidément, vous n'y mettez pas beaucoup de bonne volonté, tous les deux. Je vais vous aider. (*Elle sort son portable de sa poche, affiche un SMS et le lit.*) Mon amour, surpris d'apprendre ta venue ; te serrerais dans mes bras avec un immense plaisir ; Malheureusement, pas possible car absent pour mariage d'un très grand ami dont je suis témoin. Fils unique de la famille de Saint Moret, très vieille et noble famille qui verrait d'un très mauvais œil mon désistement au mariage de leur fils Gontrand.

Pendant tout le temps qui va suivre, Gontrand, toujours bâillonné, va suivre la conversation et ses yeux vont aller de l'un à l'autre. Il va marquer son approbation ou ses désaccords par des hochements de tête marqués.

ARLETTE. – C'est quoi c't'embrouille ? Le témoin de Gontrand c'est un de ses cousins remue germain, Jean Hubert Quatrebarbes, de Pont Aven...(Gontrand acquiesce de la tête.)

CARMELITA, *ironique*. – De Pont Aven ? Encore un noble qui a de la galette.....

ARLETTE. – Mais non, pas du tout ! Il habite Pont Aven, dans le Finistère, le Jean-Hubert. Et de mon côté, ma témouine, c'était Ginette Grattepoil, une copine de boulot.

CARMELITA, *reprenant la lecture de son message*. – Tu comprendras, mon amour, que je ne puisse pas te recevoir ce week end. Mais je t'aime, je t'aime, je t'aime...

ARLETTE. – Trois fois je t'aime ? Il est bègue votre Florentino ?

CARMELITA, *continuant sa lecture*. – Plein de bisous partout et des papouilles là où tu... (*S'arrêtant net.*) Oui, bon, là c'est perso, ça ne vous regarde pas...

ARLETTE. – Faut m'expliquer... je ne comprends pas que vous vouliez dézinguer un gus qui vous écrit des trucs aussi sympas et qui vous fait des papouilles partout...

CARMELITA, *secouant son portable*. – Tu ne comprends pas ? Sais tu comment il termine son SMS cet ordure ?

Gontrand et Arlette secouent négativement la tête.

CARMELITA. – Je t'aime plus que tout au monde... ma Ellen adorée !

ARLETTE. – Quel grand sensible !

CARMELITA. – Sauf que le grand sensible a oublié que je me prénommais Carmélita !

ARLETTE. – Oh merde ! Il a du vous confondre... peut être avec une de ses cousines...

CARMELITA, *dont la colère monte*. – Mais bien sûr qu'il m'a confondue, ce salaud ! Et pas avec sa cousine... mais avec une autre femme ! Et ça, tu vois, Carmélita Angélica Doménico ne partage pas ses amours.

ARLETTE. – C'est bien... c'est tout à votre honneur...

CARMELITA, *presque plaintive*. – Me faire ça à moi, une femme fidèle, innocente, douce, aimante, affectueuse, fragile... (*Elle éclate.*) Mais faudrait voir à ne pas se foutre de ma gueule !

ARLETTE. – J'vous comprends, ça ne fait jamais plaisir d'apprendre qu'on est cocue.

CARMELITA, *menaçante*. – Ne répète jamais ce mot devant moi, Cosette. (*Avec fierté.*) Je préfère être veuve plutôt que femme trompée.

ARLETTE. – En tout cas, vous pouvez le chercher partout, y a jamais eu de Florentino à notre noce.

CARMELITA. – Détrompe toi. Je l'ai aperçu à la sortie de l'église ce matin et je l'ai vu, tout à l'heure, qui vous suivait en voiture. Ne bougez pas tous les deux, je reviens. (*Elle s'apprête à sortir par la cuisine.*)

ARLETTE, *remuant ses bras avec peine*. – Bougez pas... vous êtes marrante, vous. J'vois pas comment on pourrait se tirer. Eh, oh... vous allez où ?

CARMELITA, *à la porte*. – Voir si Tino et Tonio sont arrivés ?

ARLETTE. – Qui c'est ceux là ?

CARMELITA. – Mes deux frères qui arrivent en renfort de Bastia. 250 kgs de chair ferme à tous les deux, des paluches comme des battoirs et des cuisses comme ta tête, Milord. Le Florentino n'a qu'à bien se tenir. (*Elle sort.*)

ARLETTE, *regardant droit devant elle*. – Super ! Elle commence bien notre nuit de noces ! Et toi, tu ne dis rien... tu trouves ça normal sans doute ?

Murmures étouffés de Gontrand qui s'agite sur sa chaise. Arlette réalise la situation.

ARLETTE. – Oh pardon mon gros minou.

La porte de l'entrée s'ouvre doucement et une tête apparaît qui regarde à droite et à gauche. Un homme entre. C'est Florentino, ou plus précisément Florent, le frère aîné de Arlette.

ARLETTE, *reconnaissant son frère.* – Florent ! Qu'est ce que tu fiches ici ?

Tête interrogative de Gontrand qui grommelle sous son bâillon.

FLORENTINO, *regardant de tous côtés.* – Elle est partie où ?

ARLETTE. – Chercher ses deux malabars de frangins corses pour démolir le portrait d'un certain Florentino.

FLORENTINO, *affolé.* – Aïe aïe aïe ! Elle est complètement cinglée.

ARLETTE. – Non ! Ne me dis pas que c'est toi le Florentino ?

FLORENTINO, *avec frime.* – Florent c'est banalement français tandis que Florentino, ça fait bel italien. Et pour draguer y a rien de mieux.

ARLETTE. – A mon avis, le dragueur est tombé sur une mine qui ne demande qu'à lui péter à la tronche. Dans quel pétrin t'es encore allé te fourrer ? Allez, détache nous vite avant qu'elle ne revienne.

Il détache sa sœur tout en lui parlant mais sans s'occuper de Gontrand qui manifeste sa présence par des sons inaudibles.

FLORENTINO. – Qu'est ce que j'ai fait au bon Dieu pour ne tomber que sur des nymphomanes excitées en quête de mariage ?

ARLETTE, *se levant.* – Faut croire que tu les attires comme du miel. (*Se dirigeant vers la chambre.*) Viens par ici, j'aimerais bien que tu m'expliques les raisons de ta présence dans cette maison.

Gontrand manifeste encore plus sa présence par des sons inaudibles et en se remuant sur sa chaise.

ARLETTE, *à Gontrand.* – C'est mon frère. Je vais lui passer un savon dans la pièce d'à côté et je reviens te chercher. Sois bien sage et ne bouge pas, mon gros lapin. (*Ils passent dans la chambre et ferment la porte. Rage de Gontrand.*)

FLORENTINO, *essayant de se disculper.* – Bien que tu ne m'aies pas invité à ton mariage, dès que j'ai appris que Carmélita débarquait pour me revoir, je n'ai rien trouvé de mieux, pour me planquer, de lui écrire que j'étais le témoin de ton mari...

ARLETTE. – Bravo, c'est intelligent !

FLORENTINO. – Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi elle a cru bon de rappliquer ici pour vérifier si c'était vrai...

ARLETTE, *calmement*. – Réfléchis... tu n'aurais pas une autre nana qui se prénommerait Ellen ?

FLORENTINO, *tout content*. – Si ! Une belge de Bruxelles rencontrée à Paris il y a six mois. (*Prenant l'accent belge, moqueur.*) Si tu savais comme je t'aime Florentino, une fois ! (*Réalisant brusquement.*) Mais comment tu sais ça, toi ?

ARLETTE. – Quand tu leur envoies des messages à tes conquêtes, tu ne ferais pas carrément des copiés collés... une fois ?

FLORENTINO. – Oh pétard ! A tous les coups, j' me suis gouré d'adresse !

ARLETTE. – Super ! Et maintenant, t'as intérêt à changer de costard parce qu'une de ces charmantes demoiselles t'a reconnu ce matin et je ne serais pas étonnée que l'autre rapplique aussi. Allez viens par ici.

Elle l'emmène dans la salle de bains. Au même moment, dans la pièce d'à côté, une porte s'ouvre et une femme entre et referme la porte avec précaution derrière elle. Elle s'apprête à avancer sur la pointe des pieds lorsqu'elle découvre Gontrand attaché sur sa chaise. C'est Léopoldine, la mère de Gontrand qui reste stupéfaite de voir son fils dans cette situation.

LEOPOLDINE, *stupéfaite*. – Gontrand, mon bébé, qu'est ce que tu fais sur cette chaise ?

Gontrand gigote dans tous les sens et essaie de parler. Il fait des signes de tête en direction de la chambre.

LEOPOLDINE, *outrée*. – Non ! Ne me dis pas qu'avec ta gourgandine, tu te livres à des jeux érotiques sado-maso, le soir même de ta nuit de noces ?

Même jeu de Gontrand. Sa mère le regarde avec commisération, sans le détacher, ni lui enlever son bâillon.

LEOPOLDINE, *tournant autour de lui*. – J'aurais du me douter que cette « Arlette » avait du vice plein la peau. Faut s'étonner de rien, avec le métier qu'elle pratique...

Gontrand essaie de parler. Elle fait la conversation toute seule.

LEOPOLDINE, *sans s'occuper de lui*. – Oh, tu peux dire ce que tu veux mais si ton défunt père te voyait dans cette triste position.... tu peux être certain, mon petit Gontrand, qu'il ne serait pas très fier de son fils. (*Souvenir ému.*) Lui qui, le soir de nos épousailles, m'a amoureusement cueillie, humide de rosée, comme une délicate fleur des champs... Et toi... toi... dans la même situation, qui te vautre dans le stupre et la fornication... Quelle honte !

Gontrand gigote de plus en plus et tape du pied sur le sol.

LEOPOLDINE. – Oh, tu peux taper du pied. Je tiens à te dire que je trouve ton comportement scandaleux et immoral. (*Elle l'oblige à regarder la photo de l'aïeul.*) Même ton grand père te regarde avec dégoût.

Gontrand hoche la tête en signe d'exagération.

LEOPOLDINE. – Oui tu as raison, il a toujours eu une sale tête, le vieux. (*Elle regarde vers la chambre.*) Et que fait-elle, ta Mata-Hari, pendant que tu croupis, attaché comme une bête sur ta chaise ? Elle prépare le fouet ?

Gontrand hoche la tête en signe de dénégation.

LEOPOLDINE. – Je suis déçue Gontrand. Déçue, déçue, déçue, déçue ! La logique voudrait que je te détache...

Gontrand hoche la tête en signe d'approbation.

LEOPOLDINE. – Mais ta Messaline te rattacherait aussitôt et peut être plus durement encore.

Gontrand fait des « non » désespérés de la tête.

LEOPOLDINE, *comprenant à l'envers.* – Tu ne veux pas que je te détache, soit ! (*Il fait des oui de la tête.*) Je te laisse à tes jeux lubriques... mais n'oublie pas, entre deux flagellations, de me faire un petit Saint Moret. (*Elle se dirige vers la porte et se retourne.*) Je vais dormir dans la chambre du fond. (*Elle sort.*)

Arlette et son frère sortent de la salle de bains. Florent porte un imperméable et il tient, à la main, un chapeau feutre à Gontrand.

FLORENTINO. – Faut absolument que je me planque, il y va de ma vie.

ARLETTE, *le poussant vers la fenêtre de la chambre.* – Tu te planques où tu veux, mais pas ici. J'ai pas envie d'avoir tes beaux frères sur le dos.

FLORENTINO. – Quels beaux frères ?

ARLETTE. – Tonio et Tino, les deux gentils frangins de ta douce fiancée corse.

FLORENTINO. – Eh oh doucement, je n'ai pas l'intention de me marier avec cette fille.

ARLETTE. – Tu lui expliqueras ça toi même, mon vieux. En ce qui me concerne, j'ai un mari en plein sevrage qui m'attend juste à côté.

FLORENTINO, *paniquant.* – Arlette, si je sors d'ici, je suis un homme mort. Carmélita ne plaisante pas avec l'honneur et en plus... elle tire plus vite que son ombre.

ARLETTE. – Eh bien, tu vas gentiment aller retrouver ta Calamity Jane, tu lui fais plein de bisous partout comme tu dis si bien et l'affaire sera réglée.

FLORENTINO, *suppliant.* – Arleeeeeeette...

ARLETTE, *bras tendu vers la fenêtre.* – Dehors Florent ! Allez ouste, du balai !

FLORENTINO, *grandiloquent.* – Adieu Arlette. C'est triste de mourir le jour du mariage de sa propre sœur.

ARLETTE, *bras tendu vers la fenêtre*. – Fous le camp !

FLORENTINO, *ultime tentative*. – Sois heureuse et ne vis pas dans le remord d'avoir envoyé ton frère unique à l'abattoir.

ARLETTE. – T'as fini ton cirque ?

FLORENTINO, *vaincu*. – Oui bon, ça ne coûtait rien d'essayer.

Il se coiffe avec le chapeau de Gontrand, en lisse le bord du bout du doigt et sort très digne. Arlette se précipite dans le salon et détache son mari.

ARLETTE. – Ca va mon gros chat ? Le temps ne t'a pas trop duré sans ta petite femme ?

GONTRAND, *bégayant*. – Arlette... mama... mama... mama...

ARLETTE. – Laisse tomber ta mère, mon chéri, je suis là maintenant.

GONTRAND. – Maman... elle est là...

ARLETTE. – Comment ça, ta mère est ici ?

GONTRAND, *bras tendu vers le fond*. – Dans la chambre du fond...

ARLETTE. – Oh noooooonnn !

GONTRAND. – Si... et elle m'a vu... attaché à la chaise...

ARLETTE, *inquiète*. – Qu'est ce qu'elle a dit ?

GONTRAND. – Elle a cru qu'on se livrait à des trucs... à des machins... érotiques...

ARLETTE. – Allons bon ! C'est pas comme ça que je vais remonter dans l'estime de la belle mère.

GONTRAND, *réalisant*. – Et ton frère, il est où ?

ARLETTE. – Tout est arrangé, il est parti à la recherche de sa petite amie pour faire la paix.

GONTRAND, *inquiet*. – Tu en es sûre ?

ARLETTE. – Aussi sûre que je m'appelle maintenant Arlette de Saint Moret. Allez calme toi et sers nous une coupe de champagne, mon bel étalon.

Il hennit à nouveau, mais avec moins de conviction que la première fois.

ARLETTE, *amusée*. – C'est quoi ce hennissement de vieux canasson ?

GONTRAND. – Je suis resté à l'attache trop longtemps. (*Il chante « Carmen » en partant vers la cuisine.*) L'amour est enfant de Bohême il n'a jamais jamais connu de loi...

Gontrand entre dans la cuisine en chantant, mais son chant s'arrête doucement et on le voit ressortir, en marche arrière, mains en l'air, tout comme au début.

GONTRAND, *apeuré*. – Arlette... y a encore du monde à la cuisine...

Il est poussé dans le salon par l'extrémité d'une batte de baseball et Ellen, la conquête belge de Florent apparaît.

ACTE 1 à SUIVRE...

Un petit aperçu de l'acte 2 :

28 Pages

45 à 50 minutes environ

ACTE 2

Le même jour, un peu plus tard, après quelques explications.

LEOPOLDINE. – Je suis désolée adjudant Barbotiche, j'ai vraiment cru que vous étiez des imposteurs.

Barbotiche se confond en courbettes et simagrées pour lui plaire.

BARBOTICHE, *hypocrite*. – Vous êtes toute excusée, madame de Saint Moret. Il vaut mieux pêcher par excès que par défaut.

LEOPOLDINE. – Quand je vous ai entendu menacer mon fils, mon sang de mère n'a fait qu'un tour...

Elle joue de son fusil dont Barbotiche écarte le canon de sa direction.

BARBOTICHE, *hypocrite*. – Comme je vous comprends... C'est une noble attitude, madame de Saint Moret... (*Sévère.*) Je ne sais pas ce qui a pris au brigadier Tournepin de douter pareillement de l'identité de votre fils avec autant de suspicion.

TOURNEPIN. – C'est vous chef qui...

BARBOTICHE, *le coupant*. – Vous n'allez pas recommencer Tournepin ! Deux erreurs en moins d'une heure, ça frise l'overdose ! Encore une et c'est le conseil de discipline, mon vieux !

TOURNEPIN, *bougonnant*. – N'empêche que...

BARBOTICHE, *le coupant*. – N'empêche que vous pourriez vous excuser, je ne vais pas le faire

à votre place !

TOURNEPIN, *bougonnant*. – Je m'excuse de vous demander pardon...

GONTRAND. – C'est bon, n'en parlons plus. (*Reprenant sa valise.*) Accompagnez nous afin que nous puissions sortir d'ici sans encombre.

BARBOTICHE. – Pour aller où ?

GONTRAND. – A l'hôtel le plus proche.

BARBOTICHE. – Impossible monsieur de Saint Moret. Nous ne sommes pas habilités à servir d'escorte et vous n'êtes pas censés être sous protection policière.

TOURNEPIN, *peureux*. – Sans compter qu'on risque de nous attaquer sur la route...

BARBOTICHE. – Tournepin a raison. Vous passerez la nuit bien douillettement dans votre chambre et je veillerai, avec le brigadier, à votre sommeil et à vos amours.

GONTRAND, *s'impatientant*. – Je n'ai besoin de personne pour veiller sur mes amours, crotte de zut !

LEOPOLDINE, *intervenant fermement*. – Si ! C'est une élémentaire question de responsabilité. Vous allez vous recoucher et la police et moi, nous allons monter la garde à tour de rôle.

GONTRAND, *implorant*. – Mômman... s'il te plaît...

LEOPOLDINE, *fermement*. – C'est un ordre, mon chéri. Allez allez... Et pense à la fabrication du petit Saint Moret...

BARBOTICHE. – Bonne nuit à tous les deux. Soyez tranquilles, nous sommes là. (*A son brigadier.*) Venez Tournepin... du tact... et de la discrétion, mon vieux !

Ils sortent tous. Léopoldine repart vers sa chambre et les gendarmes vers la cuisine. Les mariés se retrouvent seuls dans leur chambre, assis tous les deux sur le bord du lit.

ARLETTE, *dépitée*. – Je rêve Gontrand... dis moi que je rêve...

GONTRAND. – Hélas non, ma chérie...

ARLETTE, *même jeu*. – Il y avait bien deux gendarmes dans notre chambre ?

GONTRAND. – Hélas oui, ma chérie...

ARLETTE, *même jeu*. – Et ta mère ?

GONTRAND. – Et môman...

ARLETTE, *même jeu*. – Et mon frère qui cavale quelque part dans le parc avec deux furies à ses trouses....

GONTRAND. – N'y pense plus mon amour. Puisque nous sommes bloqués ici, essayons au moins de dormir un peu...

ARLETTE, *inquiète*. – Ne pourrais tu pas fermer les portes à clé, nous serions plus tranquilles ?

GONTRAND. – Il n'y a aucune serrure dans la maison... papa était claustrophobe.

Pendant ces répliques, Gontrand commence à se déshabiller. Il enlève son pantalon qu'il plie consciencieusement sur un dossier de chaise et se retrouve en caleçon. Elle s'apprête à retirer sa robe lorsque l'adjudant entre en trombe dans la chambre. Arlette, surprise, se jette sous la couverture du lit.

ARLETTE. – C'est pas vrai... ça continue...

BARBOTICHE. – Vous avez raison, c'est encore sous la couette que vous serez le mieux.

GONTRAND, *bras tendu vers la porte*. – Foutez le camp !

BARBOTICHE, *montrant son portable*. – Ma femme vient de m'appeler mais ça a coupé... plus de batterie. (*Il vise le téléphone sur la table de nuit.*) Vous permettez ?

Gontrand veut réagir mais Arlette, désabusée, lui fait signe de laisser faire. Barbotiche prend le téléphone et compose le numéro.

BARBOTICHE. – Allo ma pupuce... c'est Armand. Non, rien de grave, je n'avais plus de batterie. Tu ne devineras jamais d'où je t'appelle... Cherche... devine... (*Triomphant.*) De la chambre à coucher de deux jeunes mariés qui s'apprêtent à entamer leur nuit de noces Si si, comme je te le dis... Tu verrais comme ils sont beaux... surtout elle... Lui, il est très commun, mais elle, tu verrais... Ne sois pas bête, allons... (*Aux autres, cachant le combiné dans sa main.*) Elle est jalouse... (*Revenant à sa femme.*) Oui oui tout va bien... on va rester là une bonne partie de la nuit pour surveiller les abords... Non non, ne t'inquiète pas, je maîtrise la situation et j'enverrai Tournepin devant si ça se gâte... Je te fais de gros bisous... oui... moi aussi... moi aussi... moi aussi... (*Il raccroche.*) J'espère que je n'ai pas été trop long. Allez bonne nuit.. On y croit, on y croit... ça va bien se passer... (*Il sort.*)

Gontrand vient s'allonger près de Arlette et lui prend la main. Ils regardent tous les deux le plafond. Silence court...

ARLETTE. – Je ne demandais pas grand chose pourtant... juste connaître un nuit de noces comme celle de ma copine Ginette...

GONTRAND, *lui aussi regardant le plafond*. – Et au lieu de ça, on nage en plein cauchemar...

ARLETTE. – J'espère que la corse teigneuse n'a pas tué mon frère... Tu crois que les gendarmes veillent sur nous ?

GONTRAND. – Plutôt deux fois qu'une. (*Se relevant.*) Tiens, les voilà qui reviennent.

Retour des deux gendarmes dans le petit salon. Les mariés, dépités, s'assoient dans leur lit.

ARLETTE *amère*. – Si j'avais su, j'aurais apporté un tricot, ça m'aurait passé le temps.

GONTRAND, *même jeu*. – Et moi des mots croisés. Tout ça est la faute de ton frère.

Les mariés peuvent laisser passer la scène suivante, assis sur leur lit ou partir, d'un commun accord, dans leur salle de bains.

BARBOTICHE, *directif*. – Je prends le premier tour de garde. Pendant ce temps, Tournepin, faites des rondes dans le parc.

TOURNEPIN, *râlant*. – Pourquoi c'est toujours moi qui me cogne les corvées ? Dans le froid de la nuit ?

BARBOTICHE. – C'est fini cette rébellion ? Vous avez envie d'une mutation à Saint Pierre et Miquelon pour comparer le climat ?

Tout en ronchonnant, Tournepin s'apprête à sortir par la cuisine juste comme Ellen en arrive.

ELLEN, *faussement ravie*. – La police est déjà sur place. Félicitations messieurs pour votre rapidité, une fois.

Stupeur des gendarmes.

BARBOTICHE. – On est intervenu dès les premiers coups de feu.

ELLEN, *faussement admirative*. – Très bonne initiative.

BARBOTICHE, *méfiant*. – Peut on savoir qui vous êtes ?

ELLEN, *lui tendant la main*. – Ellen Detroit, brigade des stups, une fois...

TOURNEPIN, *inquisiteur*. – Attendez voir... vous n'êtes pas française, vous ?

ELLEN, *lui tendant la main*. – Quelle perspicacité ! Comment avez vous deviné, une fois, que je ne suis pas française ?

TOURNEPIN. – C'est qu'on n'est pas des perdreaux de l'année, nous autres. Pas vrai chef ?

BARBOTICHE. – Brigadier Tournepin, ça vous dérangerait de me laisser l'initiative de la situation ?

TOURNEPIN, *s'effaçant*. – C'est l'adjudant chef Barbotiche...

ELLEN. – Enchanté adjudant. Comme l'a deviné votre brigadier, je suis belge, une fois.

TOURNEPIN, *déçu*. – Je pensais que vous étiez suisse.

ELLEN, *en confidence*. – Je fais partie de la brigade des stups de Bruxelles et je suis sur la piste d'un redoutable trafiquant de drogue qui transite par votre région, une fois.

TOURNEPIN, *montrant la batte*. – Et en Belgique, vous n'êtes armés que de batte de base-ball ?

ELLEN. – J'ai préféré laisser mon arme pour ne pas avoir à m'en servir. (*Tapotant sa batte dans sa main.*) Il me le faut vivant ce salopard pour l'envoyer en prison pendant une bonne vingtaine d'années, une fois !

TOURNEPIN. – C'est spécial votre armement...

ELLEN, *mauvaise*. – Que lorsqu'il en sortira, il n'aura plus envie de draguer les filles... euh... de droguer les filles, j'veux dire.

BARBOTICHE. – Si vous n'avez pas d'arme, qui donc tire des coups de feu dans le parc ?

ELLEN. – Je ne serais pas étonnée que ce soit un collègue italien. Le Florentino que nous poursuivons dépend de la mafia calabraise...et il est recherché par toutes les polices. Aussi, si vous voulez bien m'accorder votre aide, une fois...

BARBOTICHE, *pas très chaud*. – Ce serait avec plaisir mais nous devons protéger les habitants de cette demeure et...

Elle a sorti de sa poche un sachet de poudre blanche qu'elle tend à Tournepin.

ELLEN, *le coupant*. – Vous préférez que ce salopard continue à distribuer sa saloperie à vos concitoyens ? Vous trouvez plus important de protéger des petits bourgeois peinardeux ?

BARBOTICHE, *déstabilisé*. – Non, bien sûr que non... (*Réalisant.*) Où avez vous trouvé ce sachet de drogue ?

ELLEN, *inventant*. – Il a dû le perdre en courant dans le parc . Ce qui veut dire qu'il en a plein d'autres dans les poches, ce salopard !

Pendant ce temps, Tournepin a ouvert le sachet et y a trempé son doigt pour goûter la poudre.

BARBOTICHE. – Tournepin, ça ne va pas ! Vous ne voulez pas une paille tant que vous y êtes pour sniffer plus à votre aise ?

TOURNEPIN, *suçant son doigt à nouveau*. – J'ai déjà vu faire ça, à la télé, dans RIS police scientifique. Mais là, si vous voulez mon avis, elle est pâteuse et elle n'a aucun goût, leur drogue.

ELLEN, *lui reprenant le sachet des mains*. – Arrêtez malheureux ! C'est très probablement une poudre falsifiée. C'est le genre de mélange qui peut vous rendre fou. (*Tête de Tournepin.*)

BARBOTICHE. – Il ne lui manquerait plus que ça, déjà qu'il est bien amoché, le Tournepin! On dira ce qu'on voudra mais, même les chiens dressés sont moins cons que lui. Ils ne bouffent pas la came, ils se contentent de la renifler !

ELLEN, *flatteuse*. – Je sens, adjudant Barbotiche, que vous allez m'être d'un grand secours. Il suffit de vous regarder cinq minutes pour deviner le potentiel d'efficacité qui se cache derrière votre uniforme...

BARBOTICHE, *séduit*. – Ah ouiiiiis... ça se voit tant que ça ?

TOURNEPIN, *vachard*. – Pas au premier coup d'oeil en tout cas.

BARBOTICHE, *bras tendu vers la cuisine*. – Tournepin... ronde... parc... et que ça saute !

TOURNEPIN, *à Ellen*. – Il est armé votre Florentino ?

ELLEN. – Fort probable, ces gens là ne font pas dans la dentelle.

TOURNEPIN. – Oh putain, j'en ai marre ! (*Il sort en traînant les pieds.*)

ELLEN, *séductrice*. – Quelle autorité adjudant ! Vous êtes impressionnant de force, de clairvoyance, d'efficacité...

BARBOTICHE, *très fier*. – C'est un don qu'on a à la naissance et qui n'est pas donné à tout le monde.

ELLEN, *séductrice*. – Que j'aimerais travailler avec un coéquipier tel que vous, adjudant. Que ce doit être rassurant de vous avoir à ses côtés.

BARBOTICHE, *très fier*. – C'est toujours ce qu'elle me dit ma femme...

ELLEN, *faussement déçue*. – Ah, vous êtes marié ?!

BARBOTICHE, *parti dans les confidences*. – Ouais. Vingt cinq ans cette année.

ELLEN. – Quelle chance a votre femme de partager sa vie avec un mélange de Rambo, de Tom Cruise et de Schwarzenegger réunis (*Ou autres personnages.*).

BARBOTICHE, *fier*. – Ah oui... tout ça ? J'suis pas bien sûr qu'elle en soit pleinement consciente. Elle me comparerait plus facilement à Cruchot de Saint Tropez.

ELLEN. – Quelle ingrate ! Comment est ce possible d'être aveugle à ce point et de ne pas voir l'aura qui vous nimbe de ses halos de lumière diaphane...

BARBOTICHE, *étonné*. – Ah ! Je suis nimbé de halos lumineux ? C'est pas très pratique pour passer inaperçu...

ELLEN. – L'amour doit la rendre aveugle... et muette d'admiration...

BARBOTICHE, *étonné*. – C'est sur qu'elle ne m'a jamais parlé comme vous le faites. Mais faut dire qu'elle est un peu renfermée, vieillotte et pas rigolote pour deux sous.

ELLEN, *faussement admirative*. – Alors que vous, vous êtes étonnamment épanoui et tellement drôle... une fois.

BARBOTICHE, *immodeste*. – Et encore là, je suis en service, alors forcément... règlement règlement. Mais vous me verriez en fête, un vrai petit boute en train.

ELLEN, *très près de lui.* – Mais je ne demande qu'à vous y voir, en fête... adjudant Barbotiche...

BARBOTICHE, *sous le charme.* – Armand... appelez moi Armand. Pas de chichi entre nous.

ELLEN, *de + en + séductrice.* – Ah Armand... s'il n'y avait cette mission qui me tient terriblement à cœur, que j'aimerais me laisser emporter pour une valse effrénée dans vos bras puissants...

BARBOTICHE, *la prenant dans ses bras.* – Oh oui, ma belle Ellen. Pour vous je serai Achille et son talon, André Verchuren et son accordéon, André Rieu et son violon...

ELLEN, *se détachant de lui, faussement peinée.* – Mais moi, j'ai ma mission... qui est, hélas, prioritaire sur tout le reste... Mais... si nous unissions nos efforts, je reviendrais plus vite...

BARBOTICHE, *déterminé.* – Comptez sur moi, nous allons vous aider. Tournepin dut il y laisser sa peau...

ELLEN. – J'étais certaine de pouvoir compter sur vous et sur votre courage... Armand. (*Directive.*) Allez inspecter l'entrée du parc et rabattez le gibier vers la maison. Je m'occupe de la partie arrière.

BARBOTICHE, *obéissant.* – A vos ordres.

Il sort avec des regards langoureux à Ellen qui le suit et il rate la porte et se tape dans la cloison avant de sortir.

ELLEN, *en aparté, dans la pièce vide.* – Qu'il est con ! Et pas qu'une fois, une fois ! (*Elle sort.*)

Dans la chambre, les mariés réalisent qu'il n'y a plus personne dans le salon. Ou alors, ils reviennent de la salle de bains.

GONTRAND. – On n'entend plus rien... Je pense que cette fois ci, on peut espérer une accalmie. Ah Arlette, Arlette, Arlette ! (*Il éteint la lumière.*)

ARLETTE. – Gontrand Gontrand, Gontrand ! (*Il la prend dans ses bras et l'embrasse.*)

Ils sont tendrement enlacés quand soudain la porte de la salle de bains s'ouvre doucement. Quelqu'un entre dans la chambre et s'avance près du lit en silence. Arlette le voit et fait un bond.

GONTRAND, *fièrement.* – C'est moi qui te fais cet effet ?

ARLETTE, *se serrant contre lui.* – Gontrand... il y a quelqu'un dans la chambre...

Il allume et ils découvrent Florent, tout penaud, au pied du lit. Ils s'assoient dans leur lit.

GONTRAND. – Encore vous ! Mais vous êtes un vrai malade, faut vous faire soigner mon vieux.

FLORENTINO, *affolé.* – Ca devient urgent, faut vraiment que je me planque. Est ce que je peux

me cacher entre vous deux ?

Il grimpe sur le lit et essaie de se glisser sous la couverture. Gontrand retire la couverture vers lui.

GONTRAND. – Non, mais ça ne va pas ! Tirez vous ou j'appelle les gendarmes !

FLORENTINO. – Peux pas, les deux folles surveillent les sorties... elles vont me dézinguer...
(*Suppliant.*) Arleeeeeeeette !

On entend du bruit côté salle de bains. Affolement de Florentino.

ARLETTE. – Planque toi sous le lit ! Vite !

Il plonge sur le sol et se glisse sous le lit tandis que Arlette, pour donner le change, se jette dans les bras de Gontrand tout surpris. La porte de la salle de bains s'ouvre et Ellen entre, batte de base-ball en main.

ELLEN, *avançant droit vers le lit* – Vous n'auriez pas vu passer cette ordure de Florentino, une fois ?

GONTRAND. – Et merde ! C'est une chambre nuptiale ici, pas un hall de gare !

ELLEN, *tapotant sa batte dans le creux de sa main* – Je suis presque sûre de l'avoir vu entrer par votre fenêtre de la salle de bains...

GONTRAND, *sans réfléchir*. – Et où voulez vous qu'il soit ? Dans nos draps ? Sous notre lit ?

Se rendant compte de son erreur, il regarde Arlette et ils se mettent bêtement à rire, tous les deux.

GONTRAND et ARLETTE, *riant bêtement*. – Sous notre lit... Ah ah ah, elle est bien bonne...

ELLEN, *elle va pour se pencher*. – Il en serait bien capable, une fois, cet animal.

ARLETTE, *vivement*. – Cherchez pas, je pense qu'on s'en serait rendu compte, non ?

GONTRAND, *pour accaparer son esprit*. – Et pourquoi voulez vous que ce garçon - que je ne connais pas - s'introduise dans ma maison ? Et précisément le soir de mes noces ?

ELLEN. – Mais parce qu'il est votre témoin, une fois !

GONTRAND. – C'est faux ! Ce type est un menteur et un usurpateur d'identité. Il vous a raconté n'importe quoi pour vous échapper.

ELLEN, *jouant avec sa batte*. – Il va regretter amèrement de s'être moqué de moi. Si je le retrouve, il va tâter de ma batte, ce petit salopard !

ARLETTE. – A vot'place j'irai mollo. Vot'gourdin, c'est un truc à fendre le crâne à n'importe quelle tête dure.

ELLEN, *jouant avec sa batte*. – Oh non, je ne vais pas lui amocher sa jolie gueule de Don Juan. Parce que je veux qu'il profite du spectacle que je vais lui offrir en le frappant à l'étage du dessous. Il va moins bien fonctionner après ça, le Florentino, une fois ! *(Elle doit tourner le dos aux mariés.)*

FLORENTINO, *voix off*. – Aïe aïe aïe !

ELLEN, *se retournant brusquement*. – Quoi ?

GONTRAND. – Je disais aïe aïe aïe ... ça doit faire mal...

ELLEN. – Vous ne croyez tout de même pas que je vais lui taper dessus pour lui faire du bien ?

Arrivant, elle aussi, de la salle de bains, Carmélita surgit dans la chambre, arme au poing. Tous sursautent.

ARLETTE, *accablée*. – Et ça continue !

CARMELITA. – Alors milord, elle se passe bien cette nuit de noces ? Toujours pas de nouvelles de Florentino, je suppose ? *(Il hoche négativement la tête.)*

ELLEN, *la touchant du bout de sa batte*. – Attends voir... tu ne serais pas Carmélita, une fois ? La folle qui tire partout dans le parc et qui a ameuté la gendarmerie ?

CARMELITA, *faisant front*. – Carmélita Angélica Doménico, une fière corse du maquis des Agriates et accessoirement la petite amie de Florentino... et pas qu'une fois !

ELLEN, *du tac au tac*. – Moi aussi je suis la petite amie de Florentino.

CARMELITA, *fière*. – Rien que pour moi, il imite notre célèbre chanteur corse et chante : « Oh ma belle Carmélita Tchi tchi, avec toi l'amour m'appelle tchi tchi... »

ELLEN, *moqueuse*. – Il te l'a fait à la Tino Rossi. *(Elle rit.)* Moi, il me l'a fait gourmand... je suis sa petite praline bruxelloise.

CARMELITA, *ironique*. – Ca te va bien... t'as vraiment l'air cucul... la praline !

ELLEN, *avec hauteur*. – La bave du crapaud corse n'atteint pas la blanche colombe belge que je suis, une fois.

CARMELITA, *faisant front*. – Passe moi la blanche colombe... une vieille corneille toute déplumée, oui !

ELLEN. – Tu peux te moquer, en attendant la vieille corneille déplumée est la petite amie de Florentino depuis juste six mois hier, une fois.

CARMELITA. – Ce n'est pas possible, la praline. J'ai rencontré Florentino il y a six mois pile d'hier également...

ELLEN, *face à face*. – Moi aussi.

CARMELITA et ELLEN, *ensemble*. – Au salon de l'automobile de Paris ! (*Elles se regardent et ensemble.*) Oh l'orduuuure !

Dans un mouvement de colère, elles vont se déplacer de manière à être chacune de chaque côté du lit. Les deux mariés vont assister aux échanges verbaux comme des spectateurs d'un match de tennis et leurs têtes vont aller de droite à gauche en fonction des échanges.

GONTRAND, *timidement*. – Vous ne pourriez pas aller discuter de vos points communs dans le parc ?

CARMELITA et ELLEN, *ensemble*. – Alors, vous, cacahuète !

ELLEN. – Si vous ne vous étiez pas mariés ce matin, on n'en serait pas là, toutes les deux.

ARLETTE. – En même temps, grâce à nous, vous êtes au courant de vos situations respectives, non ?

CARMELITA. – Elle a raison la Cosette. C'est quand même mieux de savoir par quelle potiche on a été trompée.

ELLEN. – Ce qui veut dire...

CARMELITA. – Ce qui veut dire que lorsque j'aurai dessoudé Florentino, je ne donne pas cher de ta peau ma cocotte.

ELLEN. – Ah ouais ? Tu sais ce qu'elle te dit la cocotte ?

CARMELITA. – Cause toujours, tu m'intéresses...

ELLEN, *échange à distance du lit*. – La cocotte... elle va d'abord démolir ta sale tronche de poupée Barbie, une fois, et ensuite elle ira briser menus les attributs virils de ce salopard de Florentino...

FLORENTINO, *voix off*. – Ouille ouille ouille !

ELLEN, *se tournant vers Gontrand*. – Quoi encore ?

GONTRAND. – Je disais ouille ouille ouille ... J'voudrais pas être à sa place...

CARMELITA. – On ne te demande pas d'y être Milord ! (*Moqueuse, à Ellen.*) Quant à toi, la bouffeuse de frites, t'a intérêt à t'écarter de mon chemin, une fois.

ELLEN. – T'imagines me faire peur, toute corse que tu es ?

CARMELITA. – Florentino m'appartient... à moi le privilège de le descendre.

ELLEN. – Il m'a appartenu avant toi. Alors, à moi de rendre impuissant ce parasite de l'amour.

CARMELITA. – Me cherche pas la belge !

ELLEN. – Toi non plus, la corse !

ARLETTE, *fort, n'y tenant plus*. – Eh oh, les deux cocues ! Vous commencez sérieusement à me gonfler la rate !

Elles s'arrêtent net de se bagarrer et se tournent vers le lit, menaçantes. Instinctivement, les deux mariés ont remonté la couverture devant leurs visages pour se protéger, en se ratatinant sur eux mêmes.

CARMELITA et ELLEN, *ensemble*. – Tu pourrais répéter ta question, une fois ?

Elles avancent, menaçantes, vers eux. Au même moment, la porte de la cuisine s'ouvre et Léopoldine arrive, en chemise de nuit, de sa chambre et se dirige vers la chambre des mariés.

LEOPOLDINE, *la main sur la poignée de la porte*. – Tout va bien Gontrand ? J'ai entendu du bruit dans votre salle de bain... Tu n'es pas malade ?

Carmélita, geste de menace à l'appui, conseille à Gontrand de ne pas répondre. Alors que Léopoldine toque doucement à la porte, les deux femmes, avant une dernière menace, repartent rapidement par la salle de bain.

LEOPOLDINE, *oreille collée à la porte*. – Aucun bruit... ils dorment... Ce n'est pas cette nuit que sera fabriqué mon petit Saint Moret... *(Elle repart.)*

Gontrand, tout excité, sort de son lit, s'agenouille et somme Florentino de quitter les lieux. On voit la main de Florentino qui refuse.

GONTRAND, *à quatre pattes devant le lit*. – Sortez de là tout de suite !

FLORENTINO. – J'veux pas mouriiiiir...

GONTRAND. – En courant vite et en zigzagant dans le parc, vous pourrez leur échapper.

FLORENTINO. – J'voudrais bien vous y voir, vous...

GONTRAND. – C'est pas moi qui suis allé me coller dans une situation pareille ?

FLORENTINO, *voix plaintive*. – C'est pas une raison...

GONTRAND. – C'est pas une raison non plus pour venir emmerder les honnêtes gens avec vos histoires de fesses. Pour la dernière fois, sortez !

FLORENTINO, *voix tremblante*. – J'ai peur...

GONTRAND, *se relevant*. – Sortez immédiatement ou je me fâche pour de bon !

ARLETTE, *le calmant*. – Calme toi Gontrand, je ne te reconnais plus.

Il va chercher un balai dans le placard et l'introduit sous le lit, à l'opposé, pour pousser Florent hors de sa tanière. On voit ce dernier qui résiste en se cramponnant aux pieds du lit.

GONTRAND, *poussant à qui mieux mieux*. – Dehors les parasites ! Du balai ! Arlette attrape le dès qu'il pointe son museau.

Poussé par le balai, il émerge de dessous le lit, tiré en avant par sa sœur.

FLORENTINO, *regardant de tous côtés*. – Où je vais ? Ou je me cache ?

ARLETTE. – Sauve toi vite... Le temps que ces folles ne fassent le chemin inverse, tu seras déjà arrivé à la grille du parc.

Avec panache, il serre Gontrand dans ses bras et l'embrasse plusieurs fois avec force.

FLORENTINO. – Adieu beau frère... quel dommage que nous n'ayons pas eu le temps de sympathiser tous les deux... (*Même jeu avec sa sœur.*) Adieu soeurette, je t'aimais bien, tu sais...

ARLETTE, *complétant la chanson de Brel, mais sans la chanter*. – Et c'est dur de mourir au printemps, je sais. Allez dégage !

Elle le pousse dehors, pas la baie vitrée. Il part en courant dans la salle en regardant de tous côtés. Presque aussitôt deux détonations éclatent suivies d'un grand cri.

ARLETTE, *épouvantée, mains sur la bouche*. – Seigneur ! Cette fois ci, elles l'ont eu...

Nouveau cri.

GONTRAND. – Apparemment non, il s'en est encore tiré.

Il prend Arlette dans ses bras et l'enlace.

GONTRAND. – Enfin seuls, Arlette chérie !

Alors qu'ils s'embrassent, la porte de la cuisine s'ouvre violemment et Tournepin fait irruption dans le salon.

BARBOTICHE, *voix off*. – A plat ventre Tournepin... tirez sur tout ce qui bouge. Feu à volonté !

Tournepin se jette à plat ventre, sans bouger. Dans la chambre, les mariés sursautent

BARBOTICHE, *voix off*. – Pourquoi vous ne tirez pas brigadier ?

TOURNEPIN, *en position de tireur couché*. – Personne ne bouge, chef.

BARBOTICHE, *voix off*. – Il y a des morts ?

TOURNEPIN. – Je ne crois pas, chef.

Barbotiche entre et, prudemment, jette un rapide coup d'oeil autour de lui. Arrivée simultanée de Léopoldine avec son fusil et des deux mariés qui restent scotchés sur le seuil de leur chambre. Tournepin se relève.

GONTRAND. – Encore vous ! Mais c'est pas possible, vous le faites exprès.

LEOPOLDINE. – Il sera dit que je ne dormirai pas de la nuit.

BARBOTICHE, *entrant*. – Qui a tiré ? C'est vous, madame de Saint Moret ?

TOURNEPIN. – Il me semble bien, chef, que les coups de feu provenaient de l'extérieur.

BARBOTICHE, *supérieur*. – Je vous ai demandé quelque chose, Tournepin ?

TOURNEPIN. – Moi, ce que j'en dis... C'est juste que, comme il y a des impacts de balle sur la façade, j'vois pas comment quelqu'un, de l'intérieur, aurait pu réussir cet exploit... A moins d'avoir un revolver avec un canon coudé. (*Il rit à s'en taper sur les cuisses.*)

BARBOTICHE, *supérieur*. – Tournepin, un peu de décence, je vous prie.

TOURNEPIN, *en plein délire, il mime la projection d'une balle*. – Un canon coudé... Pan... bzzzzzz et paf sur la façade ! Elle est bien bonne celle là.

BARBOTICHE. – Tournepin, c'est fini, oui ?!

LEOPOLDINE. – Il n'a pas tort votre brigadier et je trouve que vous prenez ses remarques un peu à la légère.

BARBOTICHE, *hypocrite*. – C'est à dire, chère madame de Saint Moret, que dans l'immédiat, ma principale préoccupation est votre sécurité et celle de nos deux tourtereaux.

ARLETTE. – En attendant, deux folles, armées jusqu'aux dents, essaient de supprimer le frère de la tourterelle et font des allers retours permanents du parc à notre chambre. Vous trouvez ça normal ?

A SUIVRE....

Si vous souhaitez connaître la fin de cette pièce,

Le texte est disponible chez Art & Comédie.

3 rue de Marivaux 75002 PARIS

Email | Site | *tel. 01 42 96 89 42*

<http://www.librairie-theatrale.com/>

et

Si vous souhaitez me joindre :

jc.martineau@free.fr

Site : <http://pause-theatre.fr>